

LE SOLEIL DE CENDRE

Anonymne (Ghostwritten)



Le Soleil de Cendre

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Étincelle dans la Forge	4
Chapitre 2 : Le Premier Pas sur l'Écorce	9
Chapitre 3 : La Conquête de l'Aube	13
Chapitre 4 : L'Ascension des Nuées	18
Chapitre 5 : Le Zénith de l'Oubli	23
Chapitre 6 : Le Trône de Cristal	27
Chapitre 7 : L'Ivresse du Mirage	32
Chapitre 8 : La Première Fêlure	37
Chapitre 9 : Le Silence des Courtisans	42
Chapitre 10 : L'Icare de Minuit	47
Chapitre 11 : La Cendre du Souvenir	52
Chapitre 12 : L'Ombre enfin Paisible	56

Chapitre 1

L'Étincelle dans la Forge

CHAPITRE I : L'ÉTINCELLE DANS LA FORGE

La mémoire est une matière ingrate. Elle ressemble à ces scories que je balayais jadis sur le sol de terre battue : un amas de résidus sombres, rugueux, qui dissimulent parfois l'éclat d'un métal encore pur. Aujourd'hui, alors que l'ombre de mon empire s'étend sur des horizons que je n'osais imaginer, je me replie sur ce point d'origine. Tout a commencé là, dans le ventre fumant de la forge, au cœur d'un monde qui n'en finissait pas de mourir sous un ciel de plomb.

On m'appelle le Souverain, le Porteur de Flamme, ou plus amèrement, l'Architecte des Cendres. Mais en ce temps-là, je n'étais qu'un souffle court dans la poussière.

La forge de mon père n'était pas un lieu de création héroïque ; c'était un tombeau ouvert où l'on s'échinait à réparer les débris d'un passé plus glorieux. Le monde, à l'extérieur, était devenu une vaste étendue de gris. Le soleil de mon enfance n'était déjà plus qu'un disque blafard, une pièce d'argent usée perdue dans un océan de nuages de suie. On disait que le monde se refroidissait, que les dieux avaient soufflé sur la mèche de l'existence. Pour nous, les humbles, la lumière n'était pas un droit divin, mais une denrée coûteuse que l'on arrachait aux entrailles de la terre.

Je me souviens de l'odeur. Elle ne m'a jamais quitté. Ce mélange âcre de charbon de bois, de sueur rance et de métal chauffé à blanc. C'est une odeur qui sature l'âme avant de brûler les poumons. Mon père, un homme dont les articulations criaient le même langage que ses enclumes, ne parlait guère. Le bruit du marteau remplaçait les mots. *Heurte. Écrase. Façonne.*

J'étais petit, chétif pour mon âge, mais mes yeux possédaient une acuité qui effrayait ma mère. Je ne regardais pas les outils ; je regardais le feu.

Dans l'obscurité de l'atelier, le foyer était l'unique pupille d'un dieu aveugle. C'était le seul endroit où la couleur existait encore. Le rouge orangé, le jaune vibrant, le bleu presque blanc au cœur de la combustion... C'était là, dans cette danse furieuse, que je percevais une vérité que les autres ignoraient. Le monde se mourrait de sa pâleur, de sa tiédeur. Il avait besoin de consumer quelque chose de plus grand que lui pour retrouver sa splendeur.

Un soir de solstice, alors que le gel mordait même les murs de pierre de la forge, mon père me confia la tâche de maintenir le soufflet pendant qu'il s'attaquait à une lame de charrue. J'avais dix ans, peut-être moins. Mes bras tremblaient, mes muscles brûlaient de cette fatigue sourde qui est le lot des misérables.

« Regarde l'acier, me dit-il d'une voix qui ressemblait à un éboulement de gravier. Ne regarde pas la flamme. La flamme n'est qu'un outil. C'est l'acier qui survit. »

Il se trompait. Je le sus à cet instant précis, avec la certitude glaciale de ceux qui naissent pour détruire les anciens ordres. L'acier n'était que l'esclave. La flamme, elle, était la reine. Elle changeait la nature des choses. Elle rendait malléable ce qui se croyait éternel.

Je vis alors une étincelle s'échapper de l'enclume sous un coup particulièrement violent. Elle ne retomba pas tout de suite. Elle sembla flotter un instant dans l'air vicié, une minuscule étoile rebelle défiant la gravité et l'obscurité. Elle mourut en touchant le sol, mais dans mon esprit, elle continua de brûler.

C'est là que l'ambition naquit. Non pas comme un désir de richesse ou de pouvoir — ces notions m'étaient encore étrangères — mais comme une faim. Une faim de

lumière. Je refusais d'être la cendre qui recouvre le monde. Je serais le brasier qui le dévore pour le purifier.

Cette ambition était dévorante, presque obscène dans la bouche d'un enfant de forgeron. Elle me séparait de mes pairs. Quand les autres enfants jouaient dans les ruines des aqueducs, je restais près du feu, observant comment la chaleur décomposait la matière. Je commençai à comprendre que tout est une question de température. Le cœur des hommes, comme le fer, a un point de fusion. Si vous chauffez assez fort, vous pouvez remodeler le destin d'un peuple.

Mais la forge était aussi l'école de la douleur stoïque. Mon père ne tolérait pas la faiblesse. Une brûlure était une leçon ; une plaie ouverte, un rappel de la dureté du monde. J'ai appris à ne pas crier. J'ai appris à enterrer mes émotions sous une couche de discipline aussi froide que l'eau de trempe. C'est ce stoïcisme qui, plus tard, me permettrait de regarder des cités entières brûler sans ciller. On ne forge pas une couronne avec des larmes, mais avec du sang et de la volonté.

Je me rappelle un matin, quelques années plus tard. Mon père était tombé malade, la poitrine ravagée par la poussière de charbon. Il me laissa seul à l'enclume. Je devais forger une simple charnière, une pièce banale. Mais ce matin-là, la lumière du dehors était si grise, si désespérante, que je sentis une révolte sourdre en moi. Pourquoi travailler pour un monde qui s'éteint ? Pourquoi réparer les vestiges d'une agonie ?

Je pris un morceau de fer brut. Je le jetai dans le foyer. J'actionnai le soufflet avec une rage méthodique. Je ne voulais pas fabriquer un outil. Je voulais fabriquer de la beauté. Je voulais extraire du chaos quelque chose qui brille.

Le métal devint blanc. Je le sortis et, sous mes coups, il commença à prendre une forme qui n'avait rien de fonctionnel. C'était une spirale, un soleil miniature, une moquerie de l'astre défaillant qui nous surplombait. Mes mains étaient couvertes de suie, mon visage ruisselait de sueur, mais pour la première fois de ma vie, j'étais

souverain. Je créais ma propre lumière.

Quand mon père entra, appuyé sur sa canne, il regarda l'objet. Je m'attendais à une réprimande pour le gaspillage du charbon et du fer. Il resta silencieux un long moment, ses yeux fatigués reflétant l'éclat mourant de ma création.

« Tu as trop de feu en toi, mon fils, murmura-t-il. Le feu réchauffe la maison, mais il peut aussi la réduire en cendres. »

« La maison est déjà froide, père », lui répondis-je sans le regarder.

Il vit alors ce que j'étais devenu. Il vit l'étincelle qui n'était plus une simple lueur de curiosité, mais un incendie en gestation. Il comprit que la forge ne me retiendrait pas. On ne retient pas le soleil dans une boîte de fer.

Cette nuit-là, je restai éveillé, allongé sur ma paille, sentant la chaleur résiduelle de la forge à travers les cloisons. Le titre de mon futur empire, "Le Soleil de Cendre", n'était pas encore formulé, mais l'essence en était là. J'acceptais mon destin : je serais celui qui ramènerait la flamme, quel qu'en soit le prix. Même si je devais, pour cela, brûler le vieux monde jusqu'à la racine pour que quelque chose de nouveau puisse enfin germer dans la cendre.

L'ambition est une malédiction que l'on porte comme un manteau de pourpre : elle est lourde, elle est magnifique, et elle finit toujours par vous isoler du reste des hommes. Dans la forge de mon père, j'ai perdu mon innocence, mais j'ai gagné mon sceptre.

Le petit garçon qui balayait les scories est mort ce jour-là. À sa place, un empereur s'est levé, l'esprit tourné vers les sommets enneigés et les trônes d'ivoire, là où le ciel est encore assez clair pour que l'on puisse y rallumer un incendie éternel.

Je ferme les yeux et je m'entends encore battre le fer. *Heurte. Écrase. Façonne.* Le rythme de mon cœur s'est calé sur celui de l'enclume. Et dans le silence de ma chambre impériale, des décennies plus tard, c'est encore ce son qui me berce. Le son de l'étincelle qui refuse de s'éteindre.

Chapitre 2

Le Premier Pas sur l'Écorce

****CHAPITRE : Le Premier Pas sur l'Écorce****

L'aube n'était qu'une balafre grise étirée sur l'horizon, une promesse de lumière si faible qu'elle semblait déjà s'excuser d'exister. Ce matin-là, la forge était froide. Pour la première fois de ma vie, le feu ne ronflait pas dans l'âtre, et l'enclume, cette compagne massive et fidèle, restait muette sous la couche de poussière qui commençait déjà à l'élire pour tombeau.

Je me tenais sur le seuil, un sac de toile rude jeté sur l'épaule. À l'intérieur, peu de choses : un marteau de voyage, une mèche de laine, un morceau de fer brut que j'avais juré de ne façonner qu'une fois le sommet atteint. Et dans ma poitrine, ce poids, plus lourd que n'importe quel métal, que les hommes appellent le destin et que je nommais déjà ma solitude.

Je n'ai pas regardé derrière moi. Regarder en arrière, c'est accepter que l'on appartient encore au lieu que l'on quitte. Or, le garçon qui avait grandi ici, celui qui connaissait chaque fissure du pavé et chaque humeur du vent dans les ruelles du bas-bourg, n'était plus qu'une mue abandonnée sur le sol de terre battue. J'avais tué ce garçon la veille, au dernier coup de marteau de la journée. Je l'avais enterré sous les scories.

Le premier pas que je fis sur l'écorce du monde fut un craquement. La terre était gelée, durcie par un hiver qui ne semblait jamais vouloir finir, une croûte de givre et de poussière noire qui recouvrait les racines du vieux monde. On appelle « l'Écorce » cette lisière sauvage où la civilisation s'arrête et où la verticalité commence. C'est

une terre de personne, un no man's land de roches coupantes et de forêts pétrifiées qui protègent les flancs de la montagne comme une armure naturelle.

C'était là mon premier royaume. Un royaume de vide.

La pente s'accentua presque immédiatement. Mes muscles, forgés par des années de labeur acharné, répondirent avec une rigueur mécanique. *Heurte. Écrase. Façonne.* Mes pieds frappaient le sol avec la même cadence que mon marteau frappait le fer. Le rythme était là, ancré dans ma moelle. Je ne marchais pas, je forgeais mon ascension. Chaque mètre gagné était une étincelle arrachée à la léthargie du monde.

Le village disparut rapidement sous une nappe de brouillard saumâtre. Je sentis une pointe d'amertume me piquer la gorge. Ce n'était pas de la tristesse — l'ambition ne laisse pas de place à la nostalgie — mais une forme de dégoût pour la facilité que j'abandonnais. En bas, les hommes allaient se réveiller. Ils allaient rallumer leurs foyers tièdes, se plaindre de la faim, de la cendre qui pleut du ciel, et attendre que quelqu'un d'autre décide de leur sort. Ils étaient des prisonniers amoureux de leurs barreaux.

Moi, j'avais choisi le froid. J'avais choisi la morsure de l'air qui se raréfie et la brûlure des poumons qui cherchent l'oxygène comme on cherche une raison de vivre.

Le vent se leva vers le milieu du jour, un sifflement aigre qui charriait les souvenirs d'un temps où le soleil chauffait encore la peau. Je resserrai mon manteau. Ce manteau de pourpre que j'évoquais plus tard, dans l'ombre de mon trône, n'était alors qu'une étoffe grise et élimée, mais dans mon esprit, il était déjà royal. On ne devient pas empereur en s'asseyant sur un siège d'or ; on le devient au moment précis où l'on décide que plus rien, ni la peur, ni la faim, ni la pitié, ne vous fera redescendre.

À mesure que je montais, l'écorce se faisait plus hostile. Des sapins squelettiques, dont les branches semblaient des doigts suppliant le ciel, barraient ma route. Le sol se

dérobait parfois sous mes bottes, libérant des cascades de schiste qui roulaient dans l'abîme avec un bruit de tonnerre lointain. Je ne faiblissais pas. La douleur dans mes cuisses était une vieille amie, une sensation familière qui me rappelait que j'étais vivant. Dans la forge, la chaleur vous épuise ; ici, c'est le froid qui vous consume. Mais le résultat est le même : il ne reste à la fin que l'essentiel. L'acier de l'âme.

Le soir tomba brusquement, comme un rideau de fer. Je trouvai refuge sous un surplomb rocheux, une étroite corniche qui ne m'offrait que l'illusion d'un abri. Je m'assis, le dos contre la pierre glacée, et je regardai mes mains. Elles étaient noires de suie et de terre, les jointures gonflées, les ongles cassés. Des mains de forgeron. Des mains d'ouvrier.

Je les fermai en deux poings puissants.

« Tu as fait le premier pas », murmurai-je dans le noir. Ma voix me parut étrangère, plus profonde, comme si elle résonnait déjà dans les vastes salles d'un palais qui n'existait pas encore.

C'est dans ce silence absolu, là où le monde n'est plus qu'une masse d'ombre sous un ciel de cendre, que la véritable rupture se produisit. Ce n'était plus seulement un départ physique. C'était une transmutation. Le passé — les rires des autres enfants, l'odeur du pain de ma mère, la sévérité silencieuse de mon père — tout cela s'évaporait. Ces souvenirs étaient des scories. Ils devaient être évacués pour que le métal soit pur.

Une larme coula, unique, traçant un sillon clair sur ma joue charbonneuse. Je la laissai geler. Elle serait la dernière. Un empereur ne pleure pas sur ce qu'il a brûlé pour s'éclairer ; il regarde la flamme et il sourit de sa hauteur.

Je pensai à la prophétie que je m'étais moi-même dictée : **Ramener la flamme.** Ce n'était pas une métaphore. Le monde mourait de froid, il s'éteignait dans une agonie

grise et monotone. Pour rallumer le foyer de l'humanité, il fallait un feu que rien ne pourrait éteindre. Un incendie nourri par une volonté absolue. Un incendie qui commence par une seule étincelle au sommet du monde.

Je savais que le chemin serait long. Je savais que l'écorce que je foulais n'était que le début d'une ascension qui durerait toute une vie, ou qui l'écourterait brutalement. Mais alors que je m'enveloppais dans mon manteau, prêt à affronter ma première nuit d'exilé, je n'éprouvai aucune peur. Juste une certitude stoïque.

Heurte. Écrase. Façonne.

Le rythme de l'enclume battait dans mes tempes. Il était mon métronome, ma boussole. Je fermai les yeux, et dans l'obscurité de la montagne, je vis enfin le soleil. Pas le disque pâle et malade qui flottait au-dessus des plaines, mais un soleil de cendre et d'or, une couronne de feu que j'irais décrocher, dussé-je y laisser ma peau et mon âme.

Le premier pas était fait. La rupture était consommée.
Derrière moi, le monde ancien n'était plus qu'une ombre.
Devant moi, l'inconnu m'attendait, et j'avais déjà hâte de lui imposer mon nom.

Chapitre 3

La Conquête de l'Aube

L'ascension ne fut pas un chant de gloire, mais un râle de pierre et de sang.

On imagine souvent que le destin frappe à la porte avec la clarté d'un clairon. C'est faux. Le destin rampe, s'insinue dans les jointures de l'armure, grignote l'incertitude jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'acier. Ma première année d'exil fut un hiver perpétuel, une lutte contre le silence des cimes et la morsure du givre. J'étais un homme de fer dans un monde de verre, marchant sur les débris de mes propres illusions.

Mais le fer finit toujours par rencontrer la forge.

Mon premier succès, celui qui grava mon nom dans la mémoire des hommes de l'ombre, ne fut pas une bataille rangée. Ce fut une reddition. Celle de la forteresse de Sombre-Nue, ce nid d'aigles réputé imprenable qui étranglait les routes du Nord. Les seigneurs de la plaine y avaient épuisé leurs armées et leur patience. Moi, je n'avais ni l'un ni l'autre. J'avais seulement la certitude du feu.

Je me souviens de l'instant où je franchis les portes, seul, sans autre arme que ce manteau de cendre et ce regard qui, paraît-il, brûlait déjà d'une lueur peu commune. Je n'ai pas versé de sang inutile. J'ai simplement montré à ceux qui tenaient les murs que leur monde était déjà mort, qu'ils défendaient un cadavre de pierre. J'ai parlé avec le rythme de l'enclume. *Heurte. Écrase. Façonne.* Mes mots n'étaient pas des promesses, mais des décrets de la nécessité.

Quand le gouverneur de la place me remit les clés, ses mains tremblaient. Non de

peur, mais d'une sorte de vertige sacré. Il vit en moi ce que j'essayais encore de me cacher : une aube qui ne demandait pas la permission de se lever.

C'est là que tout bascula. L'inconnu, le banni, devint une rumeur. Et la rumeur se fit légende.

Le monde est une bête affamée de miracles. Dans la grisaille de cet âge mourant, les hommes cherchaient désespérément un point fixe, un nord à leur boussole brisée. Ils virent en moi cette étoile de soufre. Les messagers commencèrent à affluer, leurs chevaux écumants de fatigue, apportant des plis scellés de cire rouge et d'or. Des cités-états me réclamaient pour arbitrer des conflits séculaires. Des ordres monastiques voulaient que je bénisse leurs bannières. Des rois, dont je n'osais autrefois prononcer le nom qu'en chuchotant, m'offraient leurs filles et leurs coffres pour une heure de mon conseil.

Je devins "la Promesse". Un titre lourd, étouffant, qui se posa sur mes épaules avec la froideur d'une chape de plomb.

Pourtant, au milieu de ce tumulte, je ressentais une mélancolie profonde. À chaque victoire, à chaque ville qui ouvrait ses portes sans combattre au seul écho de ma marche, je sentais une part de ma liberté s'effriter. On ne s'appartient plus quand on devient l'espoir des autres. On devient une idole de pierre, polie par les prières et les attentes, condamnée à l'immobilité de la perfection.

Je me revois, un soir d'automne, dans les jardins suspendus d'Aethelgard, après avoir pacifié la province en moins d'une lune. La noblesse s'enivrait de vins rares pour célébrer ma venue. Les rires résonnaient comme des éclats de cristal. Moi, je me tenais en retrait, sur le balcon de basalte, observant le soleil qui déclinait.

C'était une "Conquête de l'Aube", oui. Mais quelle aube ?

Le ciel était strié de pourpre et d'ocre, une blessure ouverte sur l'horizon. Je regardai mes mains. Elles étaient calleuses, marquées par le travail de la forge et les rênes de la guerre. Elles ne semblaient pas appartenir à ce décor de soie et de parfums. Je me sentais comme un intrus dans mon propre triomphe.

Une jeune femme s'approcha. Elle était la fille d'un duc, ou peut-être d'un prince, je ne me souviens plus de son nom. Ils se ressemblaient tous, avec leur beauté fragile et leur terreur dissimulée sous des sourires de cour.

— On dit que vous ne dormez jamais, murmura-t-elle. On dit que le feu coule dans vos veines à la place du sang.

Je tournai la tête vers elle. Mon regard dut l'effrayer, car elle recula d'un pas.

— Le feu ne dort pas, répondis-je d'une voix que je ne reconnus pas. Il consume. Si vous voulez ma lumière, vous devez accepter ma cendre.

Elle ne répondit rien et s'enfuit vers les lumières de la fête. J'étais seul à nouveau. Souverain, mais seul.

C'est le prix de l'absolu. Pour devenir le Soleil de Cendre, j'avais dû renoncer à la chaleur humaine des foyers tranquilles. Mon nom n'était plus un nom, c'était un cri de ralliement. On se l'arrachait dans les chancelleries, on le gravait sur des boucliers, on le murmurait dans les tavernes comme un talisman contre l'obscurité.

Chaque succès m'éloignait davantage du petit forgeron qui avait quitté sa montagne avec pour seul bagage une fureur sourde. Je voyais l'admiration dans les yeux de mes capitaines, mais je n'y voyais plus d'amitié. On n'est pas l'ami d'un incendie. On s'en protège, ou on l'utilise pour brûler ses ennemis.

Mes pas me menèrent ensuite vers les Marches de l'Est. Là, je brisai le siège de Val-Ardent par une simple manœuvre de cavalerie qui défiait tous les traités de tactique. Ce ne fut pas du génie, ce fut de la pure volonté. Je ne voyais pas l'armée adverse comme des hommes, mais comme des impuretés dans le métal que je devais

purifier.

Après la bataille, alors que le champ de débris fumait encore sous la pluie fine, je descendis de cheval. Un soldat agonisant me saisit le bas de mon manteau. Il ne me demanda pas grâce. Il me regarda avec une ferveur terrifiante et dit :

— C'est donc vous... Le soleil est revenu.

Puis il expira, un sourire étrange aux lèvres.

Je restai là, debout dans la boue et la gloire, hanté par ces mots. Le soleil était revenu, mais il était noir. Il était fait des larmes de ceux qui espéraient trop et de la sueur de ceux qui n'avaient plus rien.

Je compris alors que ma conquête ne faisait que commencer. Ce n'était pas les terres que je soumettais, ni les citadelles que je renversais. C'était l'âme du monde que j'étais en train de refaçonner sur l'enclume de ma destinée. Et chaque coup de marteau me coûtait une parcelle d'humanité.

Le "Soleil de Cendre" n'était plus une vision dans l'obscurité de la montagne. Il était là, brûlant au-dessus de ma tête, invisible pour tous sauf pour moi. Il était ma couronne et ma croix.

Je m'enveloppai dans mon manteau, sentant le poids des regards fixés sur moi — ces milliers d'hommes qui attendaient un geste, un ordre, un signe. J'éprouvai cette certitude stoïque qui m'avait porté dès le premier jour. J'avais conquis l'aube. Elle était froide, elle était grise, elle était impitoyable.

Mais elle était à moi.

Je levai la main, et d'un seul mouvement, l'armée s'ébranla. Le rythme reprit dans mes tempes, plus fort que jamais.

Heurte. Écrase. Façonne.

Le monde ancien était une ombre que j'avais définitivement dissipée. Devant moi s'étendait un empire à bâtir sur des ruines, et j'avais déjà hâte d'y graver, jusqu'à l'os, la marque de mon passage.

Chapitre 4

L'Ascension des Nuées

****CHAPITRE : L'ASCENSION DES NUÉES****

Le rythme de la marche était devenu celui de mon propre sang. Dix mille hommes, cent mille pieds, une seule cadence qui martelait la terre durcie par le gel, faisant trembler les racines mêmes des montagnes que nous laissions derrière nous. *Heurte. Écrase. Façonne.* Ce n'était plus seulement un mantra que je me répétais pour ne pas sombrer ; c'était le métronome d'un monde en train de basculer.

Nous avons quitté les versants de l'aube pour nous enfoncer dans une plaine immense, un miroir de poussière grise où le ciel et le sol semblaient fusionner. C'est ici, dans ce non-lieu, que l'Ascension commença. Non pas une ascension physique vers les cimes, mais cette élévation terrible de la démesure, ce moment où la volonté d'un homme cesse d'être un outil pour devenir un ouragan qu'il ne maîtrise plus.

Le Soleil de Cendre, ce disque d'argent noirci qui ne brillait que pour moi, se mit à palpiter. À chaque pulsation, une nappe de brouillard épais, une nuée de particules impalpables, s'élevait du sol. Ce n'était pas de la vapeur, c'était le résidu des siècles passés, la poussière des cités que j'avais promis de rebâtir et le souvenir de celles que j'avais dû sacrifier. Les Nuées montaient, s'enroulant autour des jambes de mes soldats, transformant mon armée en une procession de spectres.

Je chevauchais en tête, sentant le froid de l'acier contre mes cuisses, mais à l'intérieur de ma poitrine, un brasier dévastateur consumait mes derniers doutes. Je regardai mes mains. Elles étaient gantées de cuir sombre, mais je les voyais pourtant : elles me semblaient étrangères, trop grandes pour un seul homme, comme si elles portaient

désormais le poids de chaque vie qui marchait dans mon sillage.

— Seigneur, murmura une voix à mes côtés.

C'était Kaël, mon plus fidèle officier, celui qui avait vu naître l'étincelle dans mes yeux alors que nous ne possédions que des épées rouillées. Son visage était couvert de suie, ses yeux injectés de sang. Il ne regardait pas l'horizon. Il me regardait, moi, avec une terreur que le respect ne parvenait plus à masquer.

— Le ciel, Seigneur... Il change. Nous devrions faire halte. Les hommes ont peur.

Je tournai la tête vers lui. Ma propre voix me parvint comme si elle venait du fond d'un puits, profonde, résonnante, dépouillée de toute inflexion humaine.

— On ne s'arrête pas au milieu d'un incendie, Kaël. On court jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à brûler.

Je ne le reconnus pas. Je ne me reconnus pas. La raison m'indiquait que nous marchions vers un épuisement certain, que la logistique et la fatigue auraient dû nous briser depuis des lieues. Mais la raison est une chaîne pour ceux qui craignent de tomber. Or, je ne craignais plus la chute. J'étais la chute.

Soudain, le phénomène s'accéléra. Les Nuées ne se contentèrent plus de ramper au sol ; elles s'élançèrent vers le zénith en colonnes torsadées. Le Soleil de Cendre aspira ces fumées, se gorgeant de l'essence même de notre marche. Le jour s'éteignit tout à fait, remplacé par une lueur opaline et irréelle. Le silence se fit sur l'armée, un silence de cathédrale brisée. Seul le bruit des pas subsistait, mais il s'était amplifié, devenant un grondement de tonnerre souterrain.

C'est à cet instant que je sentis la limite céder. Le carcan du possible vola en éclats.

L'espace sembla se contracter. Les lieues qui nous séparaient de la capitale de l'Ancien Monde s'évaporèrent. Nous ne marchions plus sur la terre ; nous glissions sur un tapis de nuages et de cendres. Je voyais les visages de mes hommes se transformer. Ils n'étaient plus fatigués. Ils n'étaient plus affamés. Ils étaient devenus les rouages d'une machine céleste, portés par une force qui dépassait leur entendement et le mien.

Le vertige me saisit. Ce n'était pas le vertige des hauteurs, mais celui de la perte de contrôle. J'avais voulu forger mon destin, j'avais frappé l'enclume avec tant de fureur que j'avais réveillé une divinité sans nom dans le métal. Et cette divinité réclamait son dû. Elle ne voulait pas seulement l'empire ; elle voulait l'ordre des choses.

Je fermai les yeux un instant, cherchant en moi le jeune homme qui, autrefois, rêvait simplement de justice. Je ne trouvai qu'un champ de ruines fumantes. Une larme coula sur ma joue, une larme unique, brûlante, qui s'évapora avant d'atteindre mon col. Ce fut mon dernier acte de faiblesse. Mon dernier acte d'humanité.

Quand je rouvris les yeux, les Nuées s'écartèrent.

Nous n'étions plus dans la plaine. Nous surplombions le monde. En bas, très loin, je voyais les lumières des villes, minuscules étincelles de vie insignifiante. Nous étions montés si haut que l'air lui-même n'était plus qu'un souvenir. Et pourtant, nous respirions. Nous respirions la poussière de nos propres exploits.

— Regardez, hurla une voix derrière moi.

Au-delà des Nuées, une structure titanesque commençait à se dessiner. Ce n'était pas une ville, c'était une idée de pierre et d'ombre, une architecture impossible surgie de l'abîme. Mon empire. Il n'était pas à bâtir ; il s'extrayait du vide par la seule force de ma volonté débridée.

La trajectoire était devenue folle. Nous n'étions plus une armée de conquête, nous étions une comète noire frappant le cœur de la réalité. Chaque pas supplémentaire effaçait une loi de la nature. La gravité n'était plus qu'une suggestion. Le temps n'était plus qu'une illusion.

Je ressentis une mélancolie infinie, une tristesse impériale qui me serra le cœur. J'avais réussi. J'avais dépassé les limites de l'humain. Mais en atteignant ce sommet, j'avais compris le prix de l'ascension : pour posséder le Soleil de Cendre, il fallait accepter de ne plus jamais ressentir la chaleur d'un véritable foyer.

Je levai mon épée, non pas pour donner un signal, mais pour saluer ce qui s'en allait.

Le monde ancien n'était plus qu'une tache floue sous nos pieds. Les Nuées nous enveloppèrent totalement, nous isolant dans un royaume de grisaille éternelle et de puissance absolue. Je n'étais plus un roi. Je n'étais plus un homme. J'étais le point de bascule d'une ère nouvelle, un dieu de poussière trônant sur un trône de vent.

Le silence revint, plus lourd que le vacarme. Un silence de fin des temps.

J'éperonnai ma monture, qui ne hennissait plus mais dont les naseaux crachaient des étincelles froides. Nous plongeons vers ce que j'avais créé, vers cette gloire stérile et magnifique.

L'Ascension était terminée. La chute dans l'éternité commençait. Et tandis que nous nous enfoncions dans le cœur des Nuées, je sus que plus personne, jamais, ne pourrait nous suivre. Ni nous pardonner.

J'avais conquis l'absolu, et l'absolu était un désert.

Je resserrai ma main sur la garde de mon épée. *Heurte. Écrase. Façonne.* Le rythme ne s'arrêterait plus. Il était devenu le battement de cœur d'un univers que je venais de

condamner à ma propre grandeur.

Et dans cette lumière de cendre, je marchai vers mon trône, l'âme en lambeaux, mais le front ceint d'une couronne d'étoiles mortes.

Chapitre 5

Le Zénith de l'Oubli

Voici le chapitre rédigé selon vos directives.

CHAPITRE : Le Zénith de l'Oubli

Le silence de mon palais n'était pas une absence de bruit, mais une présence dévorante. C'était un suaire tissé de millénaires de soupirs, une étoffe invisible qui étouffait jusqu'au battement de mon propre cœur. Sous mes pas, le sol de porphyre noir ne résonnait plus. Il semblait absorber l'impact, comme si la matière elle-même s'inclinait devant l'anomalie que j'étais devenu.

Je ne marchais plus comme un homme. Mes mouvements avaient acquis la fluidité atroce et parfaite des astres en orbite. Chaque geste était une sentence, chaque respiration un décret. Ma main, toujours crispée sur la garde de mon épée, ne tremblait pas. Elle avait oublié la fragilité de la chair, la sueur de la peur, l'hésitation du doute. Elle était devenue une extension de la volonté pure. *Heurte. Écrase. Façonne.* Le rythme était là, lancinant, un métronome de fer battant la mesure d'une éternité sans fin.

Je traversai la Grande Galerie des Miroirs d'Argent. Autrefois, j'aimais m'y attarder pour y voir le reflet de mes conquêtes, l'éclat de mes armures, le sourire de ceux qui m'aimaient. Aujourd'hui, les miroirs étaient ternis par la cendre qui semblait sourdre de mes pores. En passant devant l'un d'eux, je m'arrêtai net.

Ce que je vis ne m'appartenait plus.

Le reflet me renvoya l'image d'une entité hiératique, drapée dans des étoffes qui semblaient tissées de vide et de lumière morte. Mon visage était un masque d'albâtre froid, d'une régularité inhumaine. Mes yeux n'étaient plus des fenêtres sur l'âme, mais des puits de gravité où s'effondraient les étoiles. La couronne de cendre et d'astres défunts ceignait mon front avec une précision chirurgicale, semblant s'enraciner dans mon crâne.

Où était le garçon qui craignait l'orage ? Où était l'homme qui pleurait ses frères d'armes sur les champs de boue ? J'ai cherché, dans ce regard de dieu, une trace de fatigue, une lueur de regret, un vestige de cette humanité qui, autrefois, me rendait vulnérable et vivant. Je n'ai trouvé qu'un zénith. Une apogée si haute, si absolue, qu'elle avait gommé les reliefs du moi. J'étais devenu mon propre monument. J'étais l'idole de ma propre religion, et comme toutes les idoles, j'étais creux.

Je repris ma marche. Les portes de la Salle du Trône s'ouvrirent avant même que je ne les effleure. À l'intérieur, la cour était assemblée. Des milliers d'âmes, nobles, soldats, savants, prosternés dans un silence de cathédrale. Ils ne me regardaient pas. On ne regarde pas le soleil en face sans risquer la cécité. Ils regardaient le sol, attendant que l'ombre de ma grandeur passe sur eux.

Leur dévotion me pesait plus que le plomb. Ce n'était pas de l'amour, ce n'était même plus de la loyauté. C'était de la terreur sacrée. Pour eux, je n'avais plus de nom. J'étais le « Soleil de Cendre », l'Alpha et l'Oméga d'un monde dont j'avais brisé les reins pour mieux le reconstruire. Ils ne voyaient pas l'homme qui saignait sous l'armure ; ils voyaient la destinée incarnée. Et la destinée ne demande pas de pardon. Elle n'offre pas de réconfort.

Je gravis les marches du trône. Chacune représentait une victoire, un sacrifice, une part de moi laissée en offrande sur l'autel de l'ambition.

À la première marche, j'oubliai le goût du vin et du pain partagé.

À la dixième, j'oubliai la chaleur d'un corps contre le mien.

À la centième, j'oubliai le son de ma propre voix quand elle n'ordonnait pas.

Arrivé au sommet, je me retournai. De là, je voyais l'immensité de mon empire s'étendre sous les Nuées. Les cités de marbre, les armées d'acier, les forêts de cendres. Tout était à moi. Et tout était mort. La gloire est un incendie qui ne laisse derrière lui que du gris. J'avais atteint le point le plus haut de l'existence, ce sommet vertigineux où l'air est trop rare pour les vivants.

Je m'assis.

Le contact du trône fut une morsure de givre. Il n'était pas fait pour le repos, mais pour la vigilance éternelle. Mes doigts se posèrent sur les accoudoirs sculptés dans l'os de géants oubliés. À ce moment précis, je sentis le dernier fil qui me reliait au monde se rompre.

Le « Je » s'effaçait. Il n'y avait plus que « Nous », cette entité collective et solitaire, ce pivot autour duquel tournait un univers condamné. L'oubli commença à couler en moi comme un poison doux. L'oubli de mes fautes, l'oubli de mes joies, l'oubli de la raison même pour laquelle j'avais commencé cette ascension. Pourquoi avais-je voulu ce trône ? Pour sauver mon peuple ? Pour venger mon père ? Pour défier les dieux ?

Les raisons s'évaporaient, ne laissant que le fait pur et dur de ma domination.

Je regardai mes mains. Elles étaient couvertes d'une fine pellicule de poussière d'étoile. Je n'avais plus besoin de manger, plus besoin de dormir. J'étais condamné à être le témoin immobile de ma propre éternité. Une statue de conscience perdue au milieu d'un désert de splendeur.

En bas, un prêtre commença à psalmodier un hymne à ma gloire. Les mots étaient grandioses, baroques, remplis de titres et d'épithètes divines. Chaque mot me frappait comme une pierre. Ils célébraient le dieu, ignorant qu'ils enterraient l'homme. Je voulais leur crier de se taire. Je voulais leur dire que la couronne brûlait, que le trône était une cage, que le silence était une agonie.

Mais ma bouche ne s'ouvrit pas. Le rôle était trop grand. L'icône avait dévoré l'acteur.

Je fermai les yeux, espérant trouver l'obscurité, mais même là, la lumière de cendre persistait. Elle brûlait derrière mes paupières, constante, impitoyable. C'était le Zénith de l'Oubli. L'instant précis où, ayant tout possédé, on réalise qu'on n'est plus rien.

Heurte. Écrase. Façonne.

Le rythme de l'univers s'accorda sur mon pouls de pierre. J'inspirai une dernière fois l'air chargé d'encens et de mort, et je me figeai dans ma majesté.

Le monde pouvait bien continuer à tourner, les empires pouvaient bien s'effondrer à mes pieds, les âges pouvaient bien passer comme des souffles de vent. Je ne bougerais plus. Je resterais là, sur mon trône de vent, souverain absolu d'un néant magnifique, attendant que le temps lui-même se fatigue et vienne s'éteindre contre les marches de mon piédestal.

J'avais gagné. Et dans cette victoire résidait ma plus terrible défaite. J'étais le Soleil de Cendre, éclairant un monde qui n'avait plus besoin de lumière, mais seulement de repos. Et moi, le plus grand des rois, le plus puissant des dieux de poussière, j'étais le seul à qui le repos était désormais interdit.

Chapitre 6

Le Trône de Cristal

L'ascension était terminée. Les marches, dont j'avais compté les battements de sang sous mes semelles durant des siècles de conquête, s'arrêtaient ici, sur le toit du monde. Devant moi, il m'attendait.

Le Trône de Cristal.

Il n'était pas fait de la pierre brute des montagnes, ni de l'or vil des empires déchus. Il était une condensation de lumière pure et de gel éternel, une structure si translucide qu'elle semblait n'être qu'un pli dans le tissu de la réalité. Il trônait au centre d'une esplanade de silence, entouré par le vide, là où l'air est si rare qu'il ne porte plus aucun cri, plus aucune prière.

Je m'avançai. Mes pas ne produisaient aucun son sur le sol de quartz. J'étais le Soleil de Cendre, le souverain de l'hiver final, et pourtant, devant ce siège, je me sentais d'une nudité effrayante. Je n'avais plus d'armure à polir, plus d'épée à affûter. Ma puissance était devenue une donnée universelle, une constante physique comme la gravité ou la mort.

Je m'assis.

Le contact fut d'une froideur absolue. Ce n'était pas le froid qui brûle la peau, mais celui qui pénètre l'âme pour en figer les derniers remous. En m'installant dans cette assise rigide, je sentis le monde basculer. À cet instant précis, ma vision changea. Je ne voyais plus l'horizon comme une limite, mais comme une boucle. Sous mes pieds, à travers la transparence du cristal, je voyais les strates de la terre, les racines des

montagnes et les os des anciens rois qui avaient cru, eux aussi, toucher au but.

C'était cela, la puissance totale : la transparence.

Quand on possède tout, on finit par voir à travers tout. Je voyais l'insignifiance des cités que j'avais brûlées, la vanité des lois que j'avais édictées. Le Trône de Cristal ne m'offrait pas seulement le monde, il me l'imposait dans sa totalité déshabillée. J'étais le sommet d'une pyramide dont la base s'effritait déjà.

Mes mains, posées sur les accoudoirs, semblaient faites de la même substance que le trône. Mes veines, autrefois gonflées par la fureur et l'ambition, étaient désormais des canaux de lumière pâle. Je sentais la fragilité de ma position. Non pas une fragilité politique — aucun rebelle n'atteindrait jamais ces hauteurs, aucune armée ne pourrait marcher sur le ciel — mais une fragilité métaphysique. J'étais devenu une clé de voûte. Si je vacillais, si une seule larme venait à percer mon masque de stoïcisme, le cristal se briserait, et avec lui, le dernier vestige d'ordre de cet univers en sursis.

Le silence était mon seul courtisan. Il ne me flattait pas. Il se contentait de confirmer mon isolement.

Je me rappelai l'odeur de la sueur dans les tentes de guerre, le goût du vin bon marché partagé avec des lieutenants dont j'ai oublié les noms, la chaleur d'un feu de camp. Ces choses appartenaient à un homme qui pouvait encore mourir. Cet homme était loin. Il était resté en bas, quelque part dans la boue et l'espoir. Celui qui siégeait ici n'était qu'une statue de conscience, condamnée à contempler l'œuvre de sa propre dévastation.

Une fissure.

Un craquement infime, presque imperceptible, résonna sous ma paume droite. Mon cœur, ou ce qu'il en restait, manqua un battement. Je regardai le cristal. Une ligne de

faille, fine comme un cheveu, venait de traverser l'accoudoir. Elle ne venait pas d'une attaque extérieure. Elle venait de moi. De mon propre poids. De la lourdeur insupportable de ma lassitude.

Le paradoxe était là, cruel et magnifique : plus ma puissance était absolue, plus le support qui la maintenait devenait précaire. Je ne pouvais plus bouger. Le moindre geste brusque, la moindre émotion trop vive, et ce trône volerait en éclats, m'emportant dans une chute infinie vers le néant que j'avais moi-même créé.

Je devais rester immobile. Pour l'éternité.

C'était le prix de la victoire. J'avais voulu unifier le monde sous mon regard, et j'y étais parvenu. Mais pour que le monde reste uni, le regard ne devait jamais se détourner, ni même ciller. Je devais être le point fixe, le pivot immuable autour duquel tournait la cendre.

Je levai les yeux vers le ciel noir de la haute atmosphère. Le soleil, mon frère déchu, n'était plus qu'une pièce d'or usée jetée dans un puits. Je me sentis envahi par une mélancolie si vaste qu'elle en devenait sereine. Il n'y avait plus de colère en moi. La colère nécessite un objet, un obstacle, une résistance. Ici, il n'y avait plus rien pour s'opposer à moi, hormis le vide.

« Est-ce donc cela, la fin ? » murmurai-je.

Ma voix, portée par le cristal, sembla résonner dans les vallées à des milliers de lieues de là. Elle n'était plus humaine. Elle était le grondement de la banquise qui se rompt, le soupir du vent dans les ruines.

Je compris alors que le Trône de Cristal n'était pas une récompense, mais un sarcophage ouvert. J'y étais exposé à la vue de tous, et pourtant personne ne pouvait m'atteindre. J'étais l'idole de ma propre religion, le seul croyant d'un culte dont j'étais

le cadavre.

Ma main se crispa légèrement, et la fissure s'allongea d'un millimètre. Je me forçai à la détente. Chaque muscle devait apprendre l'art de la pétrification. Je devais devenir plus cristal que le cristal lui-même. Je devais oublier le confort de la chair, l'appel du sommeil, le désir de descendre de ce piédestal pour aller simplement marcher dans l'herbe — si tant est qu'il reste de l'herbe quelque part.

Le Soleil de Cendre ne se couche jamais. Il reste là, au zénith de l'oubli, éclairant les décombres de sa splendeur.

J'inspirai lentement, sentant l'air glacé cristalliser mes poumons. Je fixai l'horizon, là où la courbure de la terre rencontrait l'obscurité. Je serais le gardien de ce crépuscule. Je serais celui qui regarde la fin sans détourner les yeux.

Et si, un jour, dans mille ans ou dans une heure, le trône venait à céder sous le poids de ma tristesse, alors peut-être retrouverais-je le repos. En attendant, je restais le maître absolu d'un royaume de silence, souverain d'une beauté morte, figé dans la majesté fragile de ma réussite.

Le monde était mien. Et je n'avais jamais été aussi pauvre.

Le givre commença à monter le long de mes jambes, m'ancrant définitivement au siège. Je ne luttais pas. C'était une étreinte bienvenue. Une lente transformation de l'être en symbole. Le Trône de Cristal et moi ne faisons désormais qu'un. Une seule et même erreur de lumière au sommet d'une montagne de poussière.

Je fermai les yeux, non pas pour dormir, mais pour voir l'intérieur de ma propre éternité. Elle était aussi vaste et déserte que le monde extérieur. J'étais arrivé. J'étais là. Et il n'y avait personne pour me dire que c'était fini.

Le vent hurla au loin, un dernier hommage ou une dernière insulte, je ne saurais le dire. Je ne l'écoutais déjà plus. Je n'écoutais que le craquement imperceptible du cristal qui, sous moi, portait le fardeau d'un dieu qui n'avait plus rien à créer, seulement tout à maintenir.

J'étais le Soleil de Cendre. Et le monde, dans sa chute silencieuse, n'avait jamais été aussi beau qu'à travers cette transparence glacée, juste avant la brisure finale.

Chapitre 7

L'Ivresse du Mirage

Le givre ne se contentait plus de mordre ma peau ; il l'épousait. À mesure que la pierre glacée du Trône de Cristal réclamait mon sang, une étrange chaleur commençait à irradier de mon torse. Ce n'était pas la chaleur de la vie, mais celle de l'incendie qui couve sous la cendre. Mes yeux, clos sur le monde extérieur, s'ouvrirent sur une autre salle de trône, celle de mon esprit, où le temps n'avait plus de prise et où la réalité n'était qu'une suggestion lointaine.

C'est alors qu'ils arrivèrent.

Ils n'entrèrent pas par les grandes portes de bronze, car ces portes n'existaient plus, dévorées par le silence des siècles. Ils émergèrent de la réfraction de la lumière sur les parois de givre. Mes courtisans. Mes fidèles. Mes spectres de soie et de miel.

Le chancelier Varen se tint le premier devant moi. Dans le monde de la poussière, son corps n'était sans doute qu'un tas d'os blanchis éparpillés dans une crypte oubliée. Mais ici, dans l'ivresse du mirage, il portait son manteau d'hermine pourpre, et son visage, lisse comme un galet, ne reflétait qu'une dévotion sans faille. Il s'inclina si bas que son front effleura le dallage imaginaire.

— Sire, murmura-t-il, sa voix résonnant comme une harpe dans le vide de ma poitrine. Le peuple chante votre nom par-delà les Sept Collines. Les récoltes n'ont jamais été aussi dorées. Le soleil que vous incarnez a banni l'hiver pour l'éternité.

Je savais qu'il mentait. Je savais que dehors, les collines étaient des squelettes de terre noire et que le seul soleil restant était cette braise agonisante qui me servait de cœur.

Pourtant, j'accueillis ses mots avec une soif effrayante. La vérité est un poison froid ; le mensonge, lui, possède la douceur d'un vin capiteux.

— Dites-moi encore, répondis-je, et ma voix me parut être celle d'un géant d'airain. Dites-moi la splendeur de mon empire.

Alors, la procession commença. Ils défilèrent un à un, ces visages que j'avais aimés ou redoutés, tous lavés de leurs péchés et de leurs rides par la magie du mirage. La baronne d'Astura, dont j'avais jadis signé l'arrêt de mort pour trahison, s'avança avec un sourire d'une pureté insoutenable. Elle ne portait aucune cicatrice à la gorge, seulement un collier de diamants qui semblait capturer toute l'aurore.

— Votre clémence est la rosée du matin, Sire, dit-elle en baisant ma main de glace. Sous votre regard, la haine s'est muée en adoration. Nous ne sommes plus des sujets, nous sommes les reflets de votre gloire.

Je sentis le givre gagner ma poitrine, mais les flatteries agissaient comme un anesthésique. C'était cela, l'ivresse du sommet : cette capacité de ne plus voir le monde tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être pour justifier notre sacrifice. Je n'étais plus un homme seul sur un trône de débris ; j'étais le pilier central d'un univers en expansion, un dieu entouré de saints qui ne connaissaient pas le doute.

C'était un spectacle magnifique, une pièce de théâtre jouée pour un seul spectateur condamné. Chaque mot qu'ils prononçaient remplaçait un souvenir douloureux. La famine de l'an IX ? "Un jeûne sacré pour purifier les âmes." La chute des cités frontalières ? "Une expansion stratégique vers les terres de l'éther." Les larmes de ceux que j'avais écrasés ? "Des perles offertes à votre passage."

La réalité des sentiments, cette matière brute, sale et imprévisible, avait été évincée au profit de cette étiquette de l'âme. Personne ne m'aimait vraiment dans cette salle, mais tout le monde me vénérât. Et dans ma solitude impériale, j'avais fini par

préférer la vénération à l'amour. L'amour demande un échange, une vulnérabilité. La vénération ne demande que de rester immobile et de se laisser pétrifier par les éloges.

— Pourquoi restez-vous si loin ? demandai-je à une silhouette qui se tenait à l'écart, dans l'ombre d'un pilier de givre.

La silhouette s'avança. C'était Elara. La seule femme qui n'avait jamais porté de masque, celle qui m'avait dit, un soir de défaite, que ma couronne me dévorerait la tête. Dans le mirage, elle aussi avait changé. Ses yeux, autrefois pleins d'un feu de révolte, étaient désormais de grands lacs calmes et vides. Elle ne portait plus ses vêtements de voyage, mais une robe tissée de rayons lunaires.

— Je ne suis pas loin, mon Roi, dit-elle. Je suis là où vous m'avez placée. Dans le temple de votre certitude.

Elle s'approcha et posa une main sur mon genou, là où le cristal avait déjà remplacé la chair. Je ne sentis pas sa chaleur. Je ne sentis que la perfection de son geste.

— Est-ce que tu m'aimes, Elara ? demandai-je, une dernière étincelle d'humanité cherchant une issue.

Elle sourit, et ce fut le coup de grâce. Un sourire de courtisane. Poli. Admirablement faux.

— L'amour est un mot trop petit pour ce que nous vous devons, Sire. Vous êtes le Soleil de Cendre. On n'aime pas le soleil, on se consume à sa lumière.

Cette réponse, si parfaitement ciselée, me procura un plaisir pervers. C'était la fin de la vérité. Le mirage était total. J'avais réussi à transformer même mes regrets en trophées de marbre. L'aveuglement n'était pas une perte de vue, c'était une nouvelle vision, plus haute, plus pure, où la souffrance n'était qu'une erreur d'interprétation.

Le vent de l'extérieur, celui qui hurlait sur la montagne de poussière, parvint à s'infiltrer un instant à travers les fissures de mon crâne. Il apportait l'odeur de la fin des temps, le goût du fer et du néant. Mais Varen fit un geste de la main, et aussitôt, un orchestre invisible entama une symphonie si grandiose qu'elle étouffa le cri de l'agonie du monde.

— Écoutez, Sire, dit le chancelier. C'est l'harmonie des sphères. Elles célèbrent votre éternité.

Je savais que c'était le craquement du cristal sous mon propre poids. Je savais que le trône était en train de se briser, et moi avec lui. Mais je préfèrai croire à la musique. Je préfèrai l'ivresse du mirage à la lucidité du gouffre.

Mes paupières devinrent aussi lourdes que des dalles de plomb. La cour commença à s'estomper, devenant une brume dorée, mais leurs voix continuaient de me bercer, me répétant que j'étais grand, que j'étais juste, que j'étais nécessaire. C'était le plus beau des linceuls.

Je n'étais plus un homme qui mourait de froid. J'étais un empire qui s'endormait dans la soie.

— Encore, murmurai-je dans un dernier souffle qui gela instantanément dans l'air. Dites-moi encore que le monde est beau...

Et dans le silence de la salle dévastée, où seul le givre répondait au givre, l'écho de mon propre mirage me répondit une dernière fois :

— Le monde est une éternité à votre image, Majesté.

Je fermai définitivement les yeux. Le mensonge était consommé. La cendre était

reine. Et dans cette clarté trompeuse, je n'avais jamais été aussi puissant, ni aussi désespérément seul.

Chapitre 8

La Première Fêlure

****CHAPITRE : La Première Fêlure****

On dit souvent que les empires s'effondrent dans le fracas des épées et le rugissement des incendies. C'est une erreur de poète ou d'historien lointain. Les empires, comme les hommes, commencent à mourir dans un silence de cristal, par une fissure si ténue qu'on pourrait la confondre avec un cheveu de lumière sur la nacre de la réalité.

Avant d'être le souverain d'un monde de cendres, j'étais le gardien d'un éternel midi. À cette époque, le temps ne semblait pas s'écouler ; il stagnait, lourd et doré, comme du miel dans une coupe d'onyx. Le Palais d'Ocre, mon sanctuaire, n'était pas encore cette carcasse pétrifiée par le givre que j'ai décrite plus tôt. Il était vibrant, saturé de l'encens des mille provinces et du murmure obséquieux des courtisans qui ne vivaient que par mon regard.

L'incident survint un mardi de solstice. Un jour qui, selon les augures, devait consacrer la plénitude de mon règne.

J'étais assis sur le Trône Solaire, revêtu de l'Armure d'Apparat dont chaque écaille de platine avait été polie jusqu'à l'insupportable. Le poids du métal sur mes épaules était ma seule certitude, une ancre me rappelant que j'étais encore de chair. Devant moi, la Grande Galerie s'étirait, une mer de marbre blanc où se reflétaient les vitraux narrant mes propres victoires. Tout était ordre. Tout était symétrie. Tout était Mensonge.

La délégation des Marches de l'Est s'était avancée pour présenter le tribut annuel. Parmi les soies, les épices et les métaux rares, ils apportèrent une merveille

mécanique, un chef-d'œuvre d'horlogerie conçu par les artisans de Val-Héritage : un oiseau de verre et d'or, censé chanter la mélodie de l'Harmonie Universelle, celle-là même que mon règne prétendait avoir instaurée.

Je me souviens de l'immobilité de la salle. Le silence était tel qu'on aurait pu entendre battre le cœur d'un insecte. J'observais l'objet avec une condescendance bienveillante, celle d'un dieu s'amusant des efforts de ses créatures pour imiter sa perfection.

L'ambassadeur, un homme dont le nom s'est dissous dans l'oubli mais dont je revois encore les mains tremblantes, remonta le mécanisme. Le chant commença. C'était une plainte cristalline, d'une pureté presque effrayante. Chaque note tombait dans la galerie comme une goutte de rosée sur une lame. Les courtisans retinrent leur souffle. Le monde était suspendu à ces rouages.

C'est alors que cela arriva.

Au milieu d'un arpège particulièrement complexe, l'oiseau tressaillit. Un petit bruit sec, à peine plus fort qu'un claquement de doigts, résonna sous la coupole. Un rouage, sans doute fatigué par le voyage ou mal usiné, venait de sauter. La mélodie ne s'arrêta pas, mais elle dévia. Elle devint fausse. Une note dissonante s'insinua dans l'harmonie, une quinte diminuée qui grinçait comme un ongle sur de l'ardoise.

L'oiseau continua son manège, mais la grâce l'avait déserté. Il n'était plus qu'une machine en agonie, produisant un son de ferraille et de gémissement.

L'ambassadeur devint livide. Il tomba à genoux, balbutiant des excuses, implorant la clémence pour ce blasphème technique. Mes gardes firent un pas en avant, la main sur le pommeau de leurs épées, attendant un signal pour effacer cet affront.

Je ne fis rien.

Je fixais l'automate. Et dans ce spasme mécanique, dans ce refus de la matière à obéir à la perfection qu'on lui imposait, je vis quelque chose qui me glaça plus sûrement que le froid qui allait, des années plus tard, dévaster mon royaume.

Je vis le futur.

Je posai mon regard sur la main gantée de fer que j'appuyais sur l'accoudoir de mon trône. Je remarquai, pour la première fois, une minuscule éraflure sur le plat de mon pouce. Un détail insignifiant. Une usure normale. Mais dans l'écho de la musique brisée de l'oiseau, cette éraflure devint un gouffre.

— Taisez cette chose, ordonnai-je d'une voix que je voulais impériale, mais qui me parut étrangement creuse.

Le silence revint, plus lourd qu'avant. Mais c'était un silence différent. Le vernis avait craqué. La certitude que mon empire était un bloc monolithique, inaltérable, venait de s'évaporer. Si un oiseau de métal pouvait faillir, si le métal pouvait s'user, alors le marbre de mon palais pouvait s'effriter. Alors mon pouvoir, cette construction de volonté et d'illusion, n'était qu'un château de sable attendant la marée.

Le doute est un poison lent. Il ne tue pas par l'assaut, mais par l'infiltration.

Ce soir-là, je congédiai mes serviteurs plus tôt que d'ordinaire. Je restai seul dans mes appartements, face au miroir de bronze poli. Je ne regardais pas mon visage — ce masque de majesté stoïque que j'avais appris à porter comme une seconde peau. Je regardais mes mains.

Je réalisai que je ne savais plus qui j'étais sans ce trône. J'étais devenu l'accessoire de ma propre fonction. L'armure ne protégeait plus l'homme ; elle le remplaçait. La fêlure n'était pas seulement dans l'automate ou dans le décor. Elle était en moi. J'avais

passé des décennies à construire une image de moi-même si absolue, si divine, que le moindre rappel de ma finitude me paraissait être une trahison de l'univers.

Je m'approchai de la fenêtre. Dehors, la cité s'étendait, immense, scintillante de mille feux. C'était le "Soleil de Cendre" à son apogée, avant que le nom ne devienne une prophétie. Je voyais les lumières, j'entendais le murmure de la foule, et pour la première fois de ma vie, j'eus peur. Non pas peur de la mort, mais peur de l'imperfection. Peur que tout cela ne soit qu'un décor de théâtre dont les cordages commençaient à s'effiloche.

« Majesté ? » murmura une voix derrière moi.

C'était mon chambellan, un homme qui m'avait servi depuis ma jeunesse. Il tenait le rapport des récoltes du Sud. Son visage était marqué par l'âge, sillonné de rides comme une terre assoiffée. D'habitude, je ne voyais que sa fonction. Ce soir-là, je vis sa fragilité. Je vis qu'il allait mourir, bientôt. Et que je resterais seul avec mes statues de marbre.

— Est-ce que tout va bien, Sire ? reprit-il, inquiet de mon silence.

Je me tournai vers lui. J'eus envie de lui demander s'il sentait lui aussi ce frisson, cette vibration dans l'air qui disait que le sommet avait été atteint et que la descente commençait. J'eus envie de lui dire que l'oiseau de verre m'avait révélé la vérité : que notre harmonie était une agonie qui s'ignorait.

Mais je me redressai. Je raffermiss mes épaules sous le poids du platine. Le masque reprit sa place.

— Tout est parfait, répondis-je. Comme il se doit.

C'était mon premier grand mensonge. Non pas un mensonge adressé à mon peuple,

mais un mensonge envers moi-même. En prononçant ces mots, je sentis la fêlure s'agrandir dans ma poitrine. Elle ne faisait pas mal. Elle était froide. Une ligne de givre qui commençait à séparer l'homme du monarque, le rêve de la réalité.

Je savais désormais que l'empire ne durerait pas éternellement. Je savais que les chansons mentaient. Et pourtant, au lieu de chercher à réparer la fissure, je choisis de la couvrir d'or. Je décidai que si le monde devait s'effondrer, il le ferait dans la plus belle des mises en scène.

C'est ainsi que commença la fin. Non par une révolte, non par une invasion, mais par une note de musique qui n'était pas à sa place, et par un empereur qui, pour la première fois, se regarda dans un miroir et vit un étranger.

Le soir tombait sur le Palais d'Ocre. L'ombre des colonnes s'allongeait sur le sol comme des doigts noirs cherchant à m'étouffer. Je restai immobile, une statue de chair dans une cage de métal, écoutant le silence. Et dans ce silence, j'entendais encore, en écho lointain, le craquement de l'oiseau.

Clac.

C'était le son de l'éternité qui se brisait. Et moi, dans ma superbe et ma solitude, je commençais déjà à m'habituer au froid.

Chapitre 9

Le Silence des Courtisans

****CHAPITRE : Le Silence des Courtisans****

La pourpre de mon manteau n'a jamais semblé aussi lourde. Elle ne pèse pas du poids de la laine ou de l'or, mais de celui d'un monde qui renonce.

Dans la Grande Salle des Échos, les flambeaux achevaient de se consumer dans un grésillement de graisse rance. Habituellement, à cette heure, l'air était saturé de parfums précieux, de rires étouffés derrière des éventails de soie et du murmure incessant des flatteries qui coulent comme un vin sucré. Mais ce soir, le Palais d'Ocre n'était plus qu'une carcasse de pierre. Le silence n'était pas une absence de bruit ; c'était une présence physique, une bête froide tapie dans les angles des plafonds peints.

Je marchais seul. Le claquement de mes talons sur le marbre blanc résonnait avec une insolence qui me fit presque tressaillir. C'était le son d'un homme qui possède encore les murs, mais plus les âmes qui les habitaient.

Où étaient-ils passés, mes fidèles ? Où étaient ces ducs qui juraient de verser leur sang pour une seule de mes paroles ? Où étaient ces poètes qui comparaient mon regard à l'éclat de l'astre diurne ?

Ils s'étaient évaporés comme la rosée devant l'incendie qui couve. Ils avaient senti, avec cet instinct de rat qui caractérise les gens de cour, que le vent avait tourné. La fissure dans l'oiseau de métal, ce craquement imperceptible que j'avais été le seul à entendre au début, était devenue pour eux une faille sismique. Ils ne portaient pas par

révolte — la révolte demande du courage — ils s'éclipsaient par prudence. Ils mouraient de peur à l'idée que mon ombre, en s'allongeant, puisse les recouvrir.

Je m'arrêtai devant une table de banquet encore dressée. Des restes de gibier figeaient dans leur graisse, des coupes d'argent gisaient renversées, laissant échapper une dernière goutte de pourpre sur la nappe immaculée. On aurait dit le décor d'une tragédie dont les acteurs auraient fui avant la fin du dernier acte, laissant le roi seul sur une scène vide.

Je m'assis à la place d'honneur. Ma solitude était un luxe que je n'avais jamais pu m'offrir auparavant.

« Y a-t-il quelqu'un ? » demandai-je à voix basse.

Ma propre voix me parut étrangère. Elle n'avait plus la résonance du commandement, mais la texture du parchemin sec. Personne ne répondit. Même les serviteurs, ces ombres discrètes qui font battre le cœur de l'empire, semblaient s'être dissous dans les boiseries. Le silence des courtisans est une sentence de mort que l'on prononce sans un mot. C'est le signe que le pouvoir n'est plus une source de chaleur, mais un cadavre dont on s'écarte pour ne pas être souillé par la putréfaction.

Je me rappelais le visage du Grand Chambellan, ce matin encore. Ses yeux ne croisaient plus les miens. Il fixait mes mains, ou le bas de ma tunique, avec une politesse glaciale qui valait tous les aveux de trahison. Il n'y avait plus de « Sire », plus de « Majesté » vibrant d'une feinte émotion. Il n'y avait qu'une étiquette vide, une coquille creuse. Ils attendaient tous que je tombe, non pas pour me ramasser, mais pour se ruer sur les débris de ma couronne.

Je pris une grappe de raisin dans un plat de vermeil. Le fruit était flétri. Je le portai à mes lèvres et en écrasai la pulpe amère.

Le faste qui m’entourait — ces colonnes corinthiennes, ces bustes de mes ancêtres sculptés dans l’obsidienne, ces tapisseries narrant des victoires oubliées — tout cela n’était plus que de la cendre recouverte d’or. J’avais voulu couvrir la fissure du monde avec des richesses, pensant que la beauté pourrait masquer la déliquescence. Quelle erreur superbe. Le luxe ne répare rien ; il ne fait qu’accentuer la nudité de celui qui perd tout.

Je me levai et m’approchai d’un miroir de Venise, enchâssé dans un cadre de nacre. L’homme qui me regardait n’était plus l’empereur dont le nom faisait trembler les steppes. C’était un homme fatigué, dont les yeux portaient le deuil d’une illusion. Je caressai le verre froid.

« C’est donc cela, la fin ? » murmurai-je.

Ce n’est pas le fracas des épées. Ce n’est pas le cri des suppliciés. C’est ce retrait progressif de la vie autour de soi. C’est de devenir un fantôme dans son propre palais. Je pensais que le pouvoir était un roc ; c’était un banc de sable que la marée emportait grain par grain.

Soudain, un bruit de pas timide rompit le silence. J’eus un sursaut d’espoir, une faiblesse de l’âme que je réprimai aussitôt. Un jeune page, âgé de dix ans à peine, apparut dans l’entrebâillement de la porte monumentale. Il tenait un bougeoir dont la flamme vacillait, menaçant de s’éteindre à chaque souffle.

Il s’inclina, mais son geste manquait de cette servilité apprise. C’était un salut d’enfant devant une montagne qui s’effondre.

« Pourquoi es-tu encore là, petit ? » lui demandai-je, non sans une certaine dureté destinée à cacher mon émotion.

« Je n’ai nulle part où aller, Sire, » répondit-il d’une voix grêle.

La sincérité de sa réponse me frappa au cœur. Il n'était pas là par loyauté, mais par déshérence. Nous étions les deux seules épaves du naufrage. Les autres, les puissants, les habiles, avaient déjà trouvé d'autres navires, d'autres maîtres à flatter, d'autres soleils à adorer.

« Va-t'en, » lui dis-je doucement. « Fuis ce palais avant que le froid ne te saisisse aussi. Il n'y a plus rien à servir ici. »

L'enfant hésita, posa le bougeoir sur une console, et se retira dans l'ombre. Je restai de nouveau seul avec la petite flamme. Elle luttait contre les courants d'air qui s'engouffraient par les fenêtres que personne n'avait pris la peine de fermer.

Je me rendis compte alors que ce silence des courtisans était mon œuvre. En choisissant l'éclat de la mise en scène plutôt que la vérité du règne, j'avais bâti une cour de miroirs. Et quand la lumière baisse, les miroirs ne reflètent plus que le néant.

Je retournai vers mes appartements privés, traversant des galeries qui me semblaient s'étirer à l'infini. Chaque statue que je croisais semblait me juger. Chaque portrait d'aïeul détournait le regard. Je n'étais plus le gardien de leur héritage, j'en étais le fossoyeur.

Une fois dans ma chambre, je ne fis pas appeler mes valets de chambre. Je retrain seul mes bijoux, les laissant tomber sur la table de nuit avec un bruit de ferraille misérable. Je dénouai mon collier d'ordre, cet amas de diamants qui m'avait toujours semblé être un symbole de puissance, et qui n'était plus qu'un poids inutile.

Je m'assis au bord de mon lit, les mains jointes, écoutant le vent gémir dans les conduits de cheminée. Le silence était revenu, plus dense, plus définitif. Il n'y avait plus de complots à déjouer, plus de décrets à signer, plus de mains à baiser. Il n'y avait que moi, et l'obscurité qui montait.

L'oiseau de métal, sur son piédestal d'ébène, restait muet. Son mécanisme brisé était le seul témoin de ma défaite. Je me couchai tout habillé, sentant le froid du lin contre ma peau.

L'empire ne s'éteignait pas dans la gloire d'une bataille perdue. Il s'éteignait dans l'indifférence d'une chambre vide, dans le renoncement de ceux qui m'avaient aimé pour ma couronne et qui me haïssaient pour ma chute.

Je fermai les yeux. Demain, le soleil se lèverait sur un monde de cendres. Mais ce soir, je savourais avec une amertume stoïque la seule chose que ces courtisans ne pourraient jamais me voler : la certitude que, dans ma solitude absolue, je redevais enfin un homme. Un homme brisé, certes, mais un homme qui ne trichait plus avec son miroir.

Le silence ne m'effrayait plus. Il était mon dernier manteau. Et sous ce manteau, je commençais lentement à m'endormir, bercé par le froid d'une éternité qui ne portait plus de nom.

Chapitre 10

L'Icare de Minuit

****CHAPITRE : L'ICARE DE MINUIT****

Le sommeil ne fut pas un refuge, mais une trappe. À peine mes paupières s'étaient-elles closes sur l'amertume de ma chambre vide que le sol se déroba, non pas sous mes pieds, mais sous mon âme. Je ne glissai pas dans l'inconscience ; je fus précipité dans l'abîme de ma propre histoire.

On dit que les rois ne tombent jamais vraiment, qu'ils s'effacent ou qu'ils s'élèvent vers la légende. C'est un mensonge de poète. La chute d'un empereur est une loi physique, brutale et silencieuse. Je le sentis alors, dans cet espace entre le rêve et le néant : je n'étais plus l'homme allongé sur le lin froid, mais une masse de regrets et de pourpre, jetée du haut des astres par une main invisible.

Je devins l'Icare de minuit.

Pendant des décennies, j'avais volé si haut que le visage de mes semblables m'était devenu étranger. J'avais construit mes ailes non pas avec de la cire et des plumes, mais avec des décrets, des conquêtes et ce métal froid qui composait l'oiseau muet de mon antichambre. J'avais cru que l'éclat de ma couronne était une lumière éternelle, oubliant que tout soleil qui ne réchauffe pas finit par consumer. Mon empire n'était pas un territoire, c'était une altitude. Et à cette altitude, l'air est trop rare pour les cœurs honnêtes.

Soudain, le vent de l'histoire tourna. Je sentis le premier craquement. Ce n'était pas le bruit d'une émeute sous mes fenêtres, ni le fracas d'une frontière qui cède. C'était

plus intime. C'était le silence de ceux qui, la veille encore, m'auraient offert leur vie pour un regard. Leurs loyautés étaient les plumes de mes ailes ; elles se détachaient une à une, emportées par le souffle de ma disgrâce.

Je tombais.

La sensation était d'une volupté terrifiante. Autour de moi, le décor de ma grandeur se désintégraît. Je voyais passer, dans ma chute, les visages de mes ministres, masques d'ivoire pétrifiés par l'indifférence. Je voyais mes palais de marbre s'effriter comme du sable sec. L'or de mes coupoles se transformait en plomb, m'entraînant plus vite encore vers cette terre que j'avais si longtemps méprisée du haut de mon trône.

« Est-ce donc cela, la fin ? » pensai-je, tandis que le sifflement du vide emplissait mes oreilles.

Il n'y avait aucune dignité dans cette trajectoire. J'étais un débris céleste, une étoile morte dont la lumière continuait de voyager alors que son cœur n'était déjà plus que cendre. Je me rappelai l'oiseau de métal. Lui aussi avait essayé de défier la gravité de la condition humaine. Brisé sur son piédestal d'ébène, il était mon miroir. Nous étions deux automates dont les ressorts avaient lâché sous le poids d'une ambition trop lourde pour le monde.

La chute s'accéléra. Le noir de la nuit devint une substance épaisse, presque liquide. Je traversais les nuages de ma propre vanité, des vapeurs de gloire qui ne parvenaient plus à me porter. En bas, l'obscurité m'attendait avec la patience d'une mère. C'était le sol de la réalité. C'était la condition d'homme, brutale, nue, dénuée des artifices de la majesté.

Je fermai les yeux dans mon rêve, comme je les avais fermés dans ma chambre, et je sentis le froid de l'espace se transformer en une chaleur cuisante. C'était le frottement

de l'air sur ma peau de mortel. Ma peau, enfin. Non plus le velours des manteaux, non plus l'acier des armures, mais cette enveloppe fragile qui tremble et qui saigne.

C'est à cet instant précis que je compris la nature de mon crime. Je n'avais pas péché par cruauté, mais par hauteur. J'avais voulu être un principe, une idée, un astre, oubliant que les racines de la vie se trouvent dans la poussière. Ma chute n'était pas une punition, c'était un retour. Une restitution de mon être à la terre dont je m'étais frauduleusement extrait.

Le choc approchait. Je voyais maintenant les détails de la plaine qui m'accueillerait. Ce n'était pas un tapis de fleurs, mais un désert de cendres grises, s'étendant à l'infini sous un ciel sans étoiles. Le « Soleil de Cendre » n'était pas encore levé, mais son règne était déjà là, dans la couleur du monde.

Je sentis une étrange paix m'envahir. Stoïque devant l'inévitable, je cessai de battre des bras. Je cessai de chercher une branche à laquelle me raccrocher, une prière à murmurer, ou un dernier sujet à commander. J'acceptai la verticale. J'acceptai la vitesse. J'acceptai l'effondrement de l'empire de mon ego.

Dans ce plongeon final, je me dépouillai de tout. Mon nom tomba le premier, tel un joyau inutile. Mes titres suivirent, confettis de papier brûlé par la vitesse. Mes souvenirs eux-mêmes, les fastes des banquets, les acclamations des foules, les baisers volés dans l'ombre des jardins d'hiver, tout s'évapora. Il ne resta que cette étincelle de conscience, ce « Je » que j'avais si longtemps étouffé sous le « Nous » de la souveraineté.

Et alors, juste avant l'impact, il y eut ce moment de clarté absolue.

L'Icare de minuit ne s'écrasait pas dans les ténèbres pour y mourir, mais pour y naître. La chute n'était pas la fin du voyage, mais son commencement. Il fallait que le piédestal soit brisé pour que l'homme puisse marcher. Il fallait que le palais s'écroule

pour que je puisse enfin voir le ciel.

Le sol remonta vers moi avec une force inouïe. Je ne ressentis aucune douleur, seulement un immense fracas de verre — le bris définitif du miroir dans lequel j'avais triché pendant tant d'années.

Je me réveillai en sursaut dans l'obscurité de ma chambre.

Le silence était là, plus lourd encore qu'avant mon sommeil. Le froid du lin était toujours contre ma peau. Mais quelque chose avait changé. Le vertige ne m'avait pas quitté ; il s'était simplement stabilisé. Je n'étais plus en train de tomber, j'étais arrivé. J'étais au bas de moi-même.

Je portai mes mains à mon visage. Elles tremblaient. Ce n'étaient plus les mains qui signaient des condamnations ou bénissaient des peuples. C'étaient des mains d'homme, charnelles, vulnérables. Je sentis les battements de mon cœur contre ma poitrine, un tambour régulier et dérisoire qui battait la mesure d'une liberté nouvelle.

L'empire était mort. La cour était partie. Le monde était une cendre froide. Mais sous le manteau du silence, dans la solitude absolue de cette chambre qui ressemblait désormais à une cellule de moine, je respirais. Chaque inspiration était une conquête, chaque expiration une renonciation.

Je me levai lentement et marchai vers la fenêtre. Dehors, l'horizon commençait à peine à blanchir, d'une lueur malade et grise. Le soleil se levait, en effet, sur un monde de cendres. Mais je ne le regardais plus comme un souverain attend son tribut. Je le regardais comme un naufragé regarde la rive.

Je n'étais plus l'Icare de minuit. J'étais celui qui avait survécu à la chute. Et dans la nudité de ce matin blême, je compris que la véritable grandeur ne consistait pas à voler sans fin, mais à savoir habiter la terre, même quand elle n'est plus qu'un champ

de ruines.

Je redevais un homme. Et pour la première fois de ma vie, je n'avais pas besoin d'une couronne pour me sentir entier. La chute était terminée. Le voyage pouvait enfin commencer.

Chapitre 11

La Cendre du Souvenir

****CHAPITRE : LA CENDRE DU SOUVENIR****

Le silence n'est pas l'absence de bruit ; c'est le poids de tout ce qui n'a pas été dit. En franchissant le seuil de ma chambre, je quittais un sanctuaire pour entrer dans un sépulcre. Mes pas, autrefois annoncés par le fracas des gardes et le murmure obséquieux des courtisans, ne produisaient plus qu'un craquement sourd sur le sol jonché de gravats et de poussière vitrifiée.

Je marchais dans les couloirs de ma propre vie comme un archéologue étranger à sa propre civilisation.

Le palais, autrefois cœur battant d'un empire que je croyais éternel, n'était plus qu'une carcasse évidée. Les fresques qui narraient mes hauts faits s'écaillaient, les visages des héros et des dieux n'étaient plus que des masques de plâtre lépreux. Je m'arrêtai devant un miroir de Venise, miraculeusement épargné par les flammes, mais fendu d'une cicatrice oblique. L'homme qui m'y regarda n'avait plus rien d'impérial. Ses traits étaient creusés par une géographie de renoncements, ses yeux n'étaient plus des astres de conquête mais des puits de mémoire.

Je touchai mon visage. La peau était réelle. Le froid de l'air était réel. Cette vulnérabilité était ma première véritable parure.

Je descendis vers la ville basse. Le brouillard de cendres s'accrochait aux angles des maisons effondrées. Là, dans les rues où mon nom suffisait autrefois à faire tomber les têtes ou à soulever les foules, je découvris le vertige de l'anonymat. Je croisai des

ombres — des survivants, des hommes et des femmes aux mains noires de suie, cherchant dans les décombres de quoi nourrir un reste d'espoir. Aucun ne leva les yeux. Aucun ne s'inclina. Pour eux, je n'étais qu'un spectre de plus errant dans le crépuscule du monde.

Cette indifférence fut ma plus cruelle et ma plus douce leçon. J'avais passé une existence à vouloir être le centre de l'univers, pour m'apercevoir que l'univers se portait fort bien de mon absence. La chute n'avait pas été seulement la perte du pouvoir, elle avait été le retour à la multitude. J'étais redevenu un atome parmi les atomes.

Je parvins à la Grande Place. Au centre, le socle de ma statue de bronze se dressait encore, mais le colosse avait été renversé. Ma tête de métal gisait à quelques mètres, à moitié enterrée dans le limon gris. Un enfant était assis dessus, frappant le bronze creux avec une pierre pour en tirer un son monotone, un glas dérisoire qui résonnait dans le vide.

Je m'approchai. L'enfant s'arrêta et me regarda avec cette lucidité terrible qu'ont ceux qui n'ont plus rien à perdre.

— C'était qui ? me demanda-t-il d'une voix éteinte, en désignant le visage de métal.

— Un homme qui croyait que le soleil lui appartenait, répondis-je.

— Il est mort ?

— Mieux que ça. Il s'est réveillé.

L'enfant haussa les épaules et reprit son jeu. Je continuai ma route, le cœur serré par une mélancolie qui n'avait plus rien de noble, mais tout d'humain. Le poids du passé ne résidait pas dans les regrets de ce que j'avais perdu, mais dans la conscience de ce que j'avais ignoré. Chaque pierre brisée sous mes pieds semblait me reprocher un instant d'orgueil, chaque façade calcinée me rappelait une parole de mépris.

Je me souvins des soirs de triomphe, où le vin coulait comme du sang et où je pensais

que les étoiles étaient mes seules égales. Quelle superbe absurdité. Le souvenir est une cendre qui brûle encore sous les doigts. On croit s'en souvenir pour se donner de l'importance, mais le souvenir ne fait que souligner l'immensité du vide.

Je m'assis sur le rebord d'une fontaine tarie. L'eau ne chantait plus, mais le vent, lui, s'engouffrait dans les conduits avec un sifflement hiératique, comme le souffle d'un dieu fatigué. C'est là que je le trouvai, au milieu des débris : un petit médaillon d'argent, noirci par l'incendie. Je le ramassai. C'était le portrait d'une femme, dont les traits avaient été effacés par la chaleur, ne laissant qu'une silhouette indistincte. Je ne savais pas à qui il appartenait. Peut-être à l'un de mes serviteurs, peut-être à un ennemi.

En serrant cet objet dans ma main, je ressentis une douleur lancinante, une émotion pure et dépouillée de tout appareil. Ce n'était pas mon deuil que je portais, c'était celui de tous les autres. L'empereur était mort, et l'homme héritait des larmes de son peuple.

La marche reprit, plus lente, plus solennelle. Je n'errais pas sans but ; je faisais mon propre inventaire. Je visitai les ruines de la bibliothèque, où des siècles de savoir s'étaient transformés en flocons de carbone. Je marchai sur des vers de poésie calcinés et des traités de philosophie réduits à néant. Rien n'était épargné. La cendre ne fait pas de distinction entre la sagesse et la folie.

Pourtant, au milieu de ce désastre, une forme de paix s'installait en moi. Une paix stoïque, une acceptation de la finitude. J'avais été le sommet de la montagne, et je connaissais maintenant la vérité de la vallée. Il y a une beauté dans la ruine que la splendeur ignore : celle de la vérité nue. Quand tout est détruit, il ne reste que l'essentiel. Et l'essentiel, c'était ce souffle court dans ma poitrine, ce battement de cœur qui refusait de s'arrêter, cette dignité étrange de celui qui marche debout dans un champ de décombres.

Le soleil de cendre, maintenant haut dans le ciel, ne projetait aucune ombre tranchée. Tout était d'un gris uniforme, une lumière de purgatoire qui égalisait les choses et les êtres. Je n'avais plus besoin de couronne pour sentir ma tête lourde ; le poids de mes erreurs suffisait. Mais ce poids ne m'écrasait plus. Il m'ancrait.

Je m'arrêtai aux limites de la cité, là où les murs s'effaçaient devant la plaine dévastée. Devant moi s'étendait l'inconnu. Derrière moi, le cadavre d'une ambition. Je ne me retournai pas. Se retourner, c'est vouloir ramasser la cendre pour en refaire du bois ; c'est une illusion de magicien déchu.

Je sortis de ma poche le petit médaillon d'argent et le déposai sur une pierre, à la vue de tous. C'était mon dernier tribut au passé. Je n'emportais rien. Ni titres, ni richesses, ni même le réconfort de mes anciens péchés.

Je n'étais plus celui qui avait régné sur les hommes. J'étais celui qui allait marcher à leurs côtés, anonyme, parmi les ruines de l'histoire. Le voyage ne se faisait plus vers un trône, mais vers une forme de clarté intérieure que l'éclat de l'or m'avait si longtemps cachée.

La cendre du souvenir s'envolait sous mes pas, dispersée par un vent nouveau. J'inspirai profondément l'air âcre du matin. Le monde était mort, peut-être. Mais pour la première fois, j'étais vivant.

"Adieu, Majesté," murmurai-je pour moi-même, comme une ultime déshérence.

Le soleil de cendre brillait. Et sous ses rayons ternes, un homme avançait vers l'horizon, libre d'être enfin personne.

Chapitre 12

L'Ombre enfin Paisible

Voici le dernier chapitre de ****Le Soleil de Cendre****.

CHAPITRE : L'Ombre enfin Paisible

Le monde n'était plus qu'un immense linceul de grisaille, un paysage de poussière et de promesses rompues, et pourtant, jamais je ne l'avais trouvé aussi vaste. Derrière moi, les remparts de ma capitale — ce joyau de pierre que j'avais cru éternel — s'effaçaient dans la brume de cendre. Devant moi, il n'y avait rien que l'horizon, nu et implacable.

Mes bottes, autrefois de cuir souple et de soie, n'étaient plus que des lambeaux de marcheur. Elles s'enfonçaient dans le sol meuble avec une régularité de métronome. Ce rythme était ma seule boussole. J'avais passé ma vie à commander le mouvement des armées, à dicter le tempo des siècles, pour m'apercevoir enfin que le seul pas qui compte est celui que l'on fait pour soi-même, sans témoin et sans gloire.

Le poids du sceptre avait déformé ma main droite au fil des décennies ; je le sentais encore, comme une brûlure fantôme, une crampe de l'esprit qui refusait de lâcher prise. Mais mes doigts étaient vides. Je les ouvris et les refermai, observant les callosités nouvelles, la saleté sous les ongles, les cicatrices d'un homme qui, pour la première fois, doit ramasser son propre bois et puiser sa propre eau. C'était une déchéance aux yeux de l'histoire, mais c'était une bénédiction pour mon âme.

Le silence était devenu mon plus fidèle courtisan. Il ne flattait pas, il ne trahissait pas. Il se contentait d'être là, immense et pur, comblant les gouffres que mes paroles de souverain avaient creusés. Dans ce silence, je n'entendais plus les cris des suppliciés ni les ovations hypocrites de la foule. Je n'entendais que le froissement du vent dans les herbes roussies et le battement de mon propre cœur, ce vieux tambour fatigué qui apprenait une nouvelle chanson : celle de l'anonymat.

Pendant des années, j'avais cru que la lumière était une arme. Je l'avais voulue éblouissante, terrifiante, comme un éclair qui foudroie les ennemis et pétrifie les sujets. Je l'avais cherchée dans l'éclat de l'or, dans le reflet des lames et dans l'incendie des cités rebelles. Je m'étais trompé. Cette lumière-là ne faisait qu'aveugler. Elle brûlait l'œil et desséchait le cœur, laissant derrière elle des ombres plus noires encore.

Ici, sous ce ciel voilé où le soleil n'était qu'une hostie pâle et tremblante derrière le rideau de cendre, je découvrais une autre clarté. Elle ne brûlait pas. Elle ne jugeait pas. Elle n'exigeait aucun sacrifice. C'était une lumière de fin de journée, une lumière de convalescence. Elle ne cherchait pas à conquérir la nuit, elle acceptait de s'y fondre. C'était une lumière qui réchauffait doucement la peau, sans jamais consumer l'être.

Je m'arrêtai près d'un muret de pierres sèches, vestige d'une ferme oubliée. Je m'assis, le dos contre les décombres. Autrefois, j'aurais vu dans ces ruines l'échec de ma politique, une insulte à ma grandeur. Aujourd'hui, j'y voyais un refuge. Je sortis une miche de pain rassis de ma besace et je la rompis. Le geste était sacré, d'une simplicité qui me fit monter les larmes aux yeux. Manger pour ne pas mourir, et non pour festoyer. Exister, simplement.

Mon ombre s'étirait sur le sol gris. Elle était longue, fine, dépourvue des contours de la couronne et de la cape. Elle ne pesait plus sur le monde. Elle n'était plus cette tâche sombre qui recouvrait les cartes d'état-major. Elle était l'ombre d'un homme, paisible

enfin, réconciliée avec la poussière dont elle était issue.

« Qui es-tu ? » me demanda une voix intérieure, le dernier vestige de mon orgueil.
« Personne », répondis-je à voix haute, et ce mot fut le plus doux que j'eusse jamais prononcé.

Il y avait une ivresse paradoxale dans cet effacement total. En renonçant à être tout, je devenais enfin une part du tout. Je n'étais plus le centre du monde, j'en étais la périphérie, le spectateur humble, le grain de sable qui ne cherche plus à arrêter l'engrenage, mais qui accepte de rouler avec lui. Ma rédemption ne se trouvait pas dans un acte de bravoure ultime, ni dans une pénitence publique. Elle résidait dans l'oubli. Je voulais que mon nom s'efface des chroniques comme une inscription sur le sable que la marée finit par lisser.

Je repensai à ceux que j'avais aimés et que j'avais perdus dans la fournaise de mon ambition. Leurs visages me revenaient, non plus comme des reproches, mais comme des étoiles lointaines. Je ne pouvais pas racheter mes crimes, je ne pouvais pas reconstruire ce que j'avais détruit. Mais je pouvais porter leur souvenir avec une dignité nouvelle, une mélancolie qui ne cherchait plus d'excuses. Je marchais pour eux, aussi. Chaque pas était une prière muette, une façon de dire : *Regardez, l'homme qui vous a fait souffrir est mort. Il ne reste que ce voyageur qui n'a plus rien à vous prendre.*

Le soir commençait à tomber, une teinte mauve et cendre envahissant l'espace. Le froid se fit plus piquant, mais il ne me fit pas peur. C'était un froid honnête. Je me levai, ajustant mon manteau de laine brute. Mes articulations craquèrent, rappelant mon humanité, ma fragilité, ma finitude. Quel délice que d'être mortel, loin de l'illusion d'éternité que confèrent les trônes.

Je repris ma marche vers l'horizon. Je ne savais pas où j'allais, et pour la première fois de ma vie, cela n'avait aucune importance. La destination était un concept de

conquérant. Pour le vagabond, seul le chemin est la vérité.

Le soleil de cendre disparut totalement, laissant place à une pénombre douce. Je ne craignais plus l'obscurité. J'avais appris que c'est dans le noir le plus complet que l'on perçoit la moindre étincelle, et que cette étincelle suffit à guider un homme vers sa propre paix.

Derrière moi, le passé était une terre brûlée. Devant moi, l'avenir était une page blanche, recouverte d'une fine pellicule de cendre. J'avançai, anonyme, porté par le vent. Je n'étais plus un roi, je n'étais plus un tyran, je n'étais plus un saint.

J'étais une ombre parmi les ombres, mais une ombre qui souriait. Une ombre enfin paisible, marchant vers la seule lumière qui ne s'éteint jamais : celle que l'on trouve en soi-même, quand on a enfin tout abandonné.

Le voyage continuait. Et pour la première fois, je ne fuyais rien. J'allais à la rencontre de ma propre absence.

Libre. Enfin.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Soleil de Cendre"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)